Les nombreux pensionnats de filles de la Province ont toutes eu comme à l'ordinaire leurs séances solennelles de fin d'année, comme leurs distributions de prix, car dans plusieurs de ces institutions les élèves ont généreusement consacré leurs prix aux incendiés du Saguenay. Au pensionnat de Villa-Maria les élèves des Sœurs de la Congrégation ont de plus confectionné une foule d'effets, hardes, linge de ménage qui formaient une notable part de l'exposition d'industrie domestique qui s'y fait chaque année. Ces simples objets par leur utilité et par l'intention charitable dont ils faisaient preuve ont excité plus d'intérêt que les belles peintures, les riches tapisseries, les élégantes broderies et les *autres objets d'art qu'ils entouraient.*

M. le grand vicaire Truteau, administrateur du diocèse, qui présidait à la séance, dans le discours qu'il prononça, ne manqua point de faire allusion à ce bel acte de patriotisme et de générosité. L'Hon. Ministre de l'Instruction Publique, l'Hon. M. Archambault et un grand nombre de membres du clergé faisaient partie de l'auditoire. Le drame de Ste. Agnès qu'exécutèrent Mlles. Saddlier, Pouliot, Venner, Chauveau et quelques autres, plusieurs discours et plusieurs morceaux de musique, parmi lesquels l'ouverture de Guillaume Tell, firent les frais de la séance. Des couronnes et des attestations remplacèrent les livres dont on avait fait le sacrifice. La déclamation, correcte et naturelle, fait l'éloge de M. Petitpas professeur d'élocution depuis quelque temps, et le chant, celui de M. Adélard Boucher chargé de ce département. On donne à la fin du cours complet, après des examens sévères, un *certificat* ou *diplôme:* 14 élèves en ont obtenu.

Les visiteurs de cette année purent admirer tout un nouvel édifice contenant de jolies chambrettes pour les élèves, de belles salles pour les classes, toutes fournies de siéges et de pupitres faits d'après les plans publiés dans le premier et le second volumes de notre journal, et une élégante chapelle, ornée de fresques, de candelabres, et de dorures du goût le plus parfait. Dans cette nouvelle construction les règles de l'hygiène ont été strictement observées, et si l'on ajoute les bocages, les jardins, la belle pièce d'eau et l'avenue de ce pensionnat on ne sera pas surpris si les riches familles des autres provinces du Canada et des Etats voisins y envoient de très loin leurs enfants.

Le grand pensionnat des Ursulines à Québec a fait preuve comme les années précédentes, non pas de progrès mais ce qui vaut mieux de la conservation des excellentes traditions de cette maison religieuse la plus ancienne du pays. La déclamation, la musique vocale et instrumentale, et les parties plus importantes de l'éducation n'y laissent rien à désirer. Un dialogue *Le Missionnaire,* récité par Mlles. Naud, Renaud et Rivard, fit une vive impression sur l'auditoire. Le discours d'adieu fut prononcé par Mlle. Chapais, fille de l'honorable Ministre fédéral. La séance était présidée par M. le grand vicaire Cazeau qui prononça une de ces heureuses allocutions dont il a le secret.

Nous n'en finirions jamais si nous transportions dans ces colonnes les comptes rendus des séances de nos nombreux pensionnats, de nos académies, de nos écoles modèles et des grandes écoles des *Frères des Ecoles Chrétiennes.* Qu'il nous suffise de dire que partout le public s'est porté avec empressement et que partout aussi il a trouvé des preuves de l'abondance avec laquelle l'instruction est maintenant répandue sur le pays à tous ses degrés.

Nous avons choisi dans les comptes-rendus ce qui nous a paru propre à mieux faire connaître les différentes institutions et nous engageons fortement ceux qui se chargent de les écrire de substituer autant que possible aux longs éloges, quelque mérités qu'ils puissent être, les traits les plus saillants qui caractérisent chaque institution et les détails propres à indiquer les progrès qui se font de toutes parts.

Petite Revue Mensuelle.

Lorsque nos descendants parleront de l'été qui va finir, ils pourront bien dire "*le terrible été de* 1870!"

Nous avions commencé notre dernière revue par ces mots :

"A travers le feu, le fer des bataillons"

faisant allusion à la fois aux incendies et à l'invasion des féniens. Les incendies dans notre pays ont continué leurs ravages et un fléau bien autrement redoutable dévaste le pays de nos ancêtres

Aux sinistres de Québec et du Saguenay sont venus se joindre ceux de la Gaspésie, plusieurs grands incendies à Montréal et dans ses environs, ainsi qu'à Sherbrooke et les terribles dévastations du territoire de l'Ottawa. Notre capitale fédérale a été comme entourée pendant plusieurs jours d'une ceinture de feu, il y faisait nuit et une pluie de cendres éclairées parfois de rougeurs subites donnait l'idée de ces scènes d'éruptions volcaniques dont on a lu tant de descriptions. Ceux qui connaissent le bassin de l'Ottawa au pied des *Chaudières* et autour de la ville, ceux qui ont vu tout cet espace couvert d'énormes piles de bois, qui ont vu les immenses établissements de moulins à scie et de manufactures de tout genre qui sont groupés en cet endroit n'ont pu que frémir en songeant qu'un ouragan de feu s'avançait vers ce grand dépôt de combustibles. On a craint à Ottawa bien sérieusement; mais un changement de vent et la précaution que l'on a eue de faire une saignée au canal du Rideau et d'inonder une partie des environs ont sauvé la ville qui était réellement dans un très-grand danger.

Les pertes sont immenses et là comme au Saguenay une nombreuse population de pionniers et de cultivateurs s'est vue soudainement privée de tout ce qu'elle possédait. Mais au point de vue de l'industrie et du commerce le désastre est encore plus grand, car d'importants établissements, des scieries où des milliers et des milliers de billots étaient entassés, ont été détruites en un instant.

Un appel a été fait à la charité publique qui s'empresse d'y répondre. Entr'autres souscriptions est celle de Sir John Young, notre gouverneur-général qui a donné cinq cents piastres.

La terrible guerre qui vient d'éclater en Europe si soudainement a coïncidé d'une manière bien étrange avec l'ajournement du Concile œcuménique et la proclamation de l'infaillibilité papale. Elle a fait perdre de vue, au moins temporairement, les conséquences de cet acte solennel, de cette complète affirmation du principe d'unité dans l'église catholique. Le décret du concile a été voté sur une division de 500 *placets,* 88 *non* placets et 62 placets *juxtà-modum.* Le *placet juxtà-modum* équivaut à un *amendement* dans la forme seulement. A la dernière épreuve, il n'y a eu que deux voix dissidentes, tous les autres opposants s'étant ralliés ou abstenus. Le nombre des *placets* était de 538. Depuis, l'éloquent et célèbre évêque d'Orléans, Mgr. Dupanloup qui était considéré comme un des prélats les plus opposés à la proclamation de l'infaillibilité, s'est soumis d'une manière très franche et très complète à la décision du concile. Parmi les évêques du Canada, deux seulement, Monseigneur Connolly, archevêque d'Halifax et Monseigneur Rogers, évêque de Chatham au Nouveau-Brunswick, ont voté dans l'opposition. Les deux prélats qui ont voté négativement jusqu'au dernier moment sont Mgr Fitzgerald, évêque de Little-Rock, aux Etats-Unis (Arkansas), et Mgr. Riccio, évêque de Cajazzo dans le ci-devant royaume de Naples

La guerre qui fait de si grands ravages sur le territoire français, qui a placé la plus belliqueuse nation de l'Europe dans une position si critique, était aussi imprévue, il y a deux mois qu'elle l'était il y a un an. Ce n'était sans doute un secret pour personne qu'un tel conflit dût éclater un jour. Depuis Sadowa, la France n'a fait qu'endurer impatiemment l'agrandissement de la Prusse et songer à des compensations. Le résultat du *plébiscite,* qui avait donné une si écrasante majorité à l'Empire a dû faire croire à Napoléon qu'il pouvait assurer la couronne à son fils à deux conditions, la première celle de maintenir et d'étendre au besoin les concessions libérales qu'il avait faites et de préparer au jeune Prince, ou à la régente, un gouvernement purement constitutionnel; la seconde de tenir haut et ferme le drapeau de la France et de donner satisfaction au sentiment national.

L'affaire Hohenzollern lui a fourni une occasion qui était presqu'une nécessité de donner suite à cette dernière disposition. Nous n'examinerons point si après le retrait de la candidature de Léopold, c'est la France qui a provoqué l'incident Benedetti, ou si c'est le Roi de Prusse qui se sentant parfaitement prêt pour la guerre a voulu, tout en mettant le bon droit apparent de son côté, prendre une revanche de la concession qu'il venait de faire et humilier l'Empereur; il est certain que dans tous les cas, la guerre était au fond de la situation et que les puissances Européennes qui avaient intérêt à l'empêcher, l'Angleterre surtout, n'ont pas agi au moment décisif d'une manière suffisamment énergique.

Maintenant comment se fait-il que la France se soit trouvée dès le début vaincue et que jusqu'à la date où nous écrivons (30 août) la Prusse ait, pour bien dire, marché de victoire en victoire? Trois raisons principales répondent à cette question. L'Empereur croyait à la neutralité de la Bavière et peut-être à celle de toute la confédération du Sud, la France n'avait point sous les armes une force suffisante et enfin, chose inexplicable, la tactique adoptée par l'armée française était toute contraire à celle des guerres du premier empire que les Prussiens ont su copier dans la guerre contre l'Autriche et qu'ils n'ont eu garde d'oublier dans la campagne actuelle. Laissons sur ces trois points la parole à la "*Revue des deux-Mondes.*"

"A voir la rapidité avec laquelle tout se précipitait, on ne pouvait douter que nos armées ne fussent prêtes à prendre l'offensive, à passer le Rhin, et pénétrer dans le Palatinat, tout au contraire après une première et vaine démonstration dont on ne comprend plus même le sens, ce sont les Prussiens qui prennent le rôle offensif et débordent sur notre sol sans